

arts visuels  
philosophie  
littérature

# HIPPOCAMPE

Exposition

N° 5 - JUIN 2011



Gérald Morales :  
« Brèves rencontres avec l'œuvre philosophique de Jean-Pierre Cometti ». Revue *Hippocampe*, n°5, Juin 2011. 92-95.

## Brèves rencontres avec l'œuvre philosophique de Jean-Pierre Cometti

Intéressé par la philosophie et l'art, agacé par la domination actuelle de la phénoménologie (la plus classique, les derniers travaux de Merleau Ponty sont oubliés), et de la philosophie analytique, j'ai trouvé un intérêt dans les ouvrages de Jean-Pierre Cometti au point de penser que chez certains où la référence à Wittgenstein est constante, une posture critique d'une phénoménologie poétisante était possible. Retenu par sa lecture historique sur les rapports entre philosophie et art, la formulation de sa pensée se déploie dans une opposition à ce qui est. Du coup il faut être très attentif pour saisir la conception qu'a ce philosophe du langage car il se pourrait que, malgré ce qui est avancé, il n'y ait dans le fond que des trouvailles bien connues.

Ce qui préoccupe Cometti n'est pas dans l'orthodoxie analytique. Sa référence constante est wittgensteinienne, seulement il y a dans la philosophie de Wittgenstein plusieurs moments et ce serait au second Wittgenstein qu'il faudrait penser. C'est-à-dire au Wittgenstein qui a laissé de côté l'approfondissement formaliste d'un Frege ou d'un Russell pour aboutir, ceci est dit rapidement, à une philosophie purement descriptive.

À partir de l'essai *Art, modes d'emploi*<sup>1</sup>, j'essaierai de comprendre son abord du langage et par là même l'incidence sur sa conception de l'art et de la poésie. Il y a quelques particularités qui méritent d'être épinglées. L'auteur se recommande de Wittgenstein<sup>2</sup> et donc d'une certaine autonomie des règles et des usages du langage. Les règles, comme c'est d'ailleurs leur fonction, régissent le langage et leur apprentissage déterminent *stricto sensu* les contours du langage. Nous faisons un certain usage du langage, déterminé par son apprentissage même. Cometti rappelle les deux types d'usage dont parle Wittgenstein. Le primaire qui correspond aux règles apprises et le secondaire extension du premier qui est en fait l'ensemble des applications de ces règles. Les pratiques artistiques maniant le langage, même expérimentales sont par le pouvoir extensif de l'application des règles, intégrable dans le langage. En un mot, il n'y a pas de hors langage et Cometti stigmatise l'idée de profondeur du langage, il écrit :

« Jusqu'où devons-nous aller dans l'exploration de la profondeur ? Qu'y a-t-il exactement d'abysal dans le rêve ou dans l'inconscient, dans la vérité ou dans la folie ? Moins loin et moins bien qu'on ne le dit, puisqu'aussi bien, qu'on le veuille ou non, un moment vient où "la bêche se retourne" et où le désir de creuser davantage, d'absurde et pathétique qu'il était, devient tout simplement pathologique<sup>3</sup>. »

Le dernier terme est surprenant puisque son emploi qu'on le veuille ou non, normalise les expériences langagières. Ce qui donnerait, malgré ce qui est écrit plus haut, une limite à l'extension de l'usage des règles du langage. En outre « pathologique » contient une dose de jugement de valeur qui nous questionnerait sur ce que pense Cometti des écrits de l'art brut ou de la poésie sonore par exemple ? Quoiqu'il en soit, à partir de cette conception du langage « réglé », est critiquée l'idée d'un langage ayant une double signification. À travers les figures de Bonnefoy et Ricœur, le mythe de la signification « cachée », de la signification « sous » la signification, est contesté. La métaphore, par excellence, se prête à merveille à cette utilisation du langage, puisqu'elle aurait la puissance de livrer ce qui restait enfoui. Au pôle métaphorique est préférable, nous dit Cometti, le littéral, il écrit :

« Il n'existe pas d'autre signification que la signification littérale<sup>4</sup>. »

Ou l'on retrouve Wittgenstein puisque la signification d'un mot c'est son usage dans le langage ordinaire : « [...] l'immédiat est ici le pôle primordial du sens et de la compréhension. Loin d'être incompatible avec le fait que la signification réside dans le langage, l'immédiateté de la compréhension et du sens en est la condition<sup>5</sup>. »

Le refus du travail de la métaphore par certains poètes, au profit de l'ordre de la contiguïté qu'offre la métonymie, permet de classer selon Cometti un courant de la modernité poétique dont Christian Prigent en tant que poète et théoricien est choisi comme symbole.

De tout cela il en ressort que le langage dans son utilisation polarisée métaphore/métonymie, ne convient pas. Le travail métaphorique fait subsister l'idée d'une profondeur du langage et draine dans son sillage toute une métaphysique afférente qui fait du poème le lieu du recueillement de l'être, Heidegger n'est pas très loin. Une poésie « littérale » ne convainc pas plus Cometti. En fait, une certaine approche de la métaphore peut rendre encore des services lorsque nous en avons un usage wittgensteinien. Il y aurait à user de la métaphore sans l'accréditer d'enjeu métaphysique.

D'autres philosophes ont déjà critiqué cette aliénation de la philosophie à la poésie, Alain Badiou nous demandait déjà, de désuturer la philosophie du poème<sup>6</sup>. Là-dessus on ne peut être que d'accord et Cometti n'est pas le seul à penser que la philosophie n'a pas besoin de la poésie pour se penser. Les concepts philosophiques permettent d'envisager le langage et la poésie sans pour autant demander à celle-ci une prise en charge des questions qui relèvent de l'ontologie.

Notre rapprochement Cometti/Badiou est surprenant pour qui connaît l'œuvre de Badiou, puisque la philosophie analytique n'est pas sa référence habituelle et primordiale. Ceci précise la particularité de Cometti qui partant de Wittgenstein, via cette notion d'usage du langage, retrouve la critique de Badiou sur l'ontologie poétisante d'Heidegger et de ses suivants.

Une autre particularité est à relever dans les rapports qu'établit Jean-Pierre Cometti entre l'homme et le langage et/ou le langage et le monde. Dans *Art, modes d'emploi*, l'auteur précise qu'il n'y a pas de point extrinsèque au langage, l'homme n'a pas la possibilité de s'extraire du flot langagier. On pourrait reconnaître une thèse forte de la théorie lacanienne. Seulement la référence de Cometti au *Cratyle* de Platon brouille la limpidité de cette thèse. Expliquons, de quel côté Cometti penche<sup>7</sup> ? Est-ce la thèse dite conventionnaliste d'Hermogène ? Où les noms des choses résultent d'un accord entre les hommes. Est-ce la thèse dite naturaliste de Cratyle ? Où les noms des choses sont dans un rapport de convenance naturelle avec la chose, c'est-à-dire que le nom correspond naturellement à la chose, il en est l'image. Certes ! Après Ferdinand de Saussure, il serait difficile de soutenir *in extenso* la thèse cratylienne, il y a de l'arbitraire dans le langage, mais pour Cometti :

« [...] le langage cesse d'être arbitraire lorsqu'il s'avère impossible de dissocier le "signifié" du "signifiant"<sup>8</sup>. » Lacan est là abandonné lui qui a prôné l'autonomie du signifiant par rapport au signifié. Mais on aimerait bien savoir : quand est-il impossible de dissocier le signifié du signifiant ? En fait pour Cometti si l'arbitraire est reconnu (Saussure est passé par là), il finit par devenir naturel. Ne serait-ce pas tout de même une façon « particulière » d'être cratyléen ? Je cite :

« Mais il s'agit d'un trait, [impossibilité de dissocier signifié/signifiant], qui n'appartient pas seulement à ce qui pourrait être une hypothétique langue originelle ou je ne sais quelle langue poétique qui y serait définitivement parvenue. Car si cette langue devait se distinguer de la nôtre, nous cesserions du même coup de la comprendre. Il s'agit, bien au contraire, d'un trait qui appartient à toutes les langues, et qui explique qu'aucune ne soit arbitraire à nos yeux, bien qu'elles le soient toutes, et qu'il nous soit parfois si difficile d'apprendre une autre langue, tant il est vrai que ce qui fait problème,

c'est moins la complexité ou la subtilité des codes que l'étonnant phénomène à la faveur duquel ce qui était au départ arbitraire finit par nous devenir naturel<sup>9</sup>. »

Nous avons donc un cratylien en Jean-Pierre Cometti qui reconnaît l'arbitraire du signe linguistique sans en supporter toutes les conséquences. Cette une posture particulière qui peut paraître paradoxale. À moins de penser que cette reconnaissance n'est qu'apparente. J'en veux pour preuve cette digression sur le nom propre du musicien Thelenious Monk : « Je pourrais dire que le mot "Monk" fonctionne comme nom propre, avec tout ce que cela comporte d'arbitraire, lorsqu'il désigne l'auteur de *Blue Monk* ou de *Round Midnight*, mais que s'y expriment aussi de singulières affinités avec sa musique, voire avec l'image que j'ai de lui depuis que je l'ai vu, par deux fois, tourner autour d'un piano pendant que Charlie Rouse continuait à jouer, imperturbablement, comme si de rien n'était. Comme le suggère Wittgenstein à propos de Mozart, "Monk" (le nom) ressemble à Thelenious Monk (le musicien) et à sa musique. Il est vrai que nous avons affaire à un nom propre. Mais ne pourrions-nous pas prendre un nom commun : lapin, par exemple, ou chacal <sup>3</sup>/<sub>4</sub> ou un verbe, voire un adjectif <sup>3</sup>/<sub>4</sub> et nous intéresser au sens qui s'y attache à l'état isolé, détaché de la phrase, et sans que cela prenne le caractère subjectif et personnel qui caractérise apparemment l'exemple précédent<sup>10</sup> ? »

Ce passage est remarquable. Il y a à la fois la reconnaissance de l'arbitraire du nom et aussi la thèse d'une ressemblance, d'une correspondance « frappante » entre le nom et ce qu'il désigne. Si on fait une lecture rigoureuse de ce qu'écrit Cometti, cela donnerait le raisonnement suivant : Monsieur Monk (je traduis de l'anglais Monsieur Moine), se déplace quelquefois comme un *monk*, (comme un moine), autour de son piano<sup>11</sup>. Le mot ressemble à la chose qu'il désigne, c'est la thèse de Cratyle dans le dialogue de Platon. C'est sans aucun doute dans le fond la position majeure de Cometti, la référence à Wittgenstein semble l'y obliger.

Mais ce passage mérite une ou deux autres remarques. La différence entre un nom propre et un nom commun, si elle est repérée, est tout de suite gommée. Ce qui est dit du nom propre Monk par rapport au comportement de l'individu qui le porte, renvoie à la fonction éponyme du nom soit sa fonction de surnom. Cela était développé dans le dialogue de Platon puisque Cratyle contestait le nom « Hermogène » à Hermogène, l'analyse de son nom signifie de la race d'Hermès, dieu de la richesse, alors qu'Hermogène est un homme pauvre. Ce qui reviendrait à dire qu'un nom qui est correct est un nom choisi, il y aurait à ce moment là accord entre la signification du nom et sa désignation. C'est l'improbable concordance du nom propre et de la personne qu'il désigne et si quelquefois c'est le cas, (les exemples dans la vie courante existent, Monsieur Tournemine est médecin, Monsieur Traître est un salaud, etc.), il serait plus judicieux de penser l'injonction du signifiant sur les choix qu'opère l'individu dans sa vie. Cela demande bien sûr une autre conception des rapports entre le langage et l'homme que professe Jean-Pierre Cometti. C'est là-dessus justement que j'insisterai ; quelle conception a ce philosophe du langage ? Non pas dans son fonctionnement, mais dans son nouage avec l'homme et le monde. Il faut aller jusqu'aux dernières pages d'*Art, modes d'emploi* et saisir malgré les méandres de ses propos ce qu'il pense. Prenant en compte cette idée, développée ces dernières décennies, qu'il n'y a pas de hors langage et rappelant que Wittgenstein soutenait qu'on ne peut pas « sortir du langage », Cometti écrit :

« La métaphore qui consiste à se demander si l'on peut "sortir du langage" est trompeuse, car on ne se trouve jamais "dans" le langage. On s'en "sert" ! Bien sûr, on ne se sert que de ce que l'on a forgé, mais c'est pourquoi être "dans" le langage c'est être déjà "en dehors" du langage, car le langage est "dans" le monde, comme les actes qui appartiennent à ma vie et à ce qu'il y a en elle de partagé et comme les outils dont je me sers<sup>12</sup>. »

Le langage est un outil et le fait qu'il soit dans le monde me met en tant qu'utilisateur en dehors du langage. Être dehors c'est être dedans noués qu'ils sont de manière « indissociables<sup>13</sup> ». Ce qui revient à dire que je me sers du langage même si je suis dedans. Cette proposition mériterait d'être retournée comme un gant ; n'est-ce pas le langage qui se sert de moi ? Ce retournement demanderait une philosophie du sujet que nous n'avons pas chez Cometti, pourtant il faudrait y réfléchir car ce qu'il pense à travers Wittgenstein : « Si l'on ne savait pas la signification des mots, comment pourrait-on rire des jeux de mots<sup>14</sup> ? », méconnaît la réalité effective du jeu de mot. Dans une assemblée, ne remarque-t-on pas que tout le monde ne rit pas du mot d'esprit ? Et que si par mégarde une bévue vient à celui qui parle, s'il fait rire l'autre à ses dépens, c'est rarement plaisant pour lui-même. De la bévue à l'une-bévue<sup>15</sup>, c'est toute la théorie de l'inconscient et subséquemment du sujet qui s'inscrit, une meilleure utilisation de l'outil langagier n'y changerait rien.

La particularité des postures philosophiques ici relevées dans l'œuvre de Jean-Pierre Cometti participe de toute cette philosophie  $\frac{3}{4}$  dont la partie visible de nos jours est un des versants de la philosophie analytique  $\frac{3}{4}$  qui consiste à évacuer purement et simplement le sujet. J'en veux pour preuve ce qui est dit plus haut du nom propre de Thelenious Monk soit l'effacement de ce qui le différencie radicalement du nom commun. Puisque le nom propre est plus lié à la graphie qu'aux sons. Ce qui le rend (presque sans modification) identique à travers toutes les langues. La lettre n'existe pas de sa fonction de support phonétique ni ne s'origine par imitation de forme avec l'objet, elle est avant tout marque inscrite, distinctive. Ne pas considérer la liaison du nom propre au sujet, via la matérialité de la lettre, rend bancaire toute démarche philosophique qui veut parler de l'art. Car là, plus qu'ailleurs, est lisible que la consistance d'une œuvre résulte de ce qui choit de cette tentative d'atteindre l'universel à partir du particulier, soit un reste de sujet au compte d'un il y a eu. ■

---

Gérald Moralès est docteur en philosophie et psychanalyste. Il a récemment publié *L'écriture du réel. Pour une philosophie du sujet* (2010) aux éditions du Cerf.

---

1. Avec comme sous titre *Esquisses d'une philosophie de l'usage*, Bruxelles, Ante post, 2000.  
2. *Ibid.* p. 12.  
3. *Ibid.* p. 59.  
4. *Ibid.* p. 78.  
5. *Ibid.* p. 93.  
6. Citons *Manifeste pour*

*la philosophie et Conditions*, tous deux publiés au Seuil.  
7. Cette tergiversation se situe p. 96 et p. 97 d'*Art, modes d'emploi*, *op. cit.*  
8. *Ibid.* p. 97.  
9. *Ibid.* p. 96 et 97.  
10. *Ibid.* p. 92.  
11. Renseignement pris

auprès de Jean-Pierre Cometti lui-même, la lecture ici proposée n'avait pas été envisagée. Pourtant écrire que le nom propre ressemble à la personne qui le porte et à sa musique autorise notre interprétation.

12. *Ibid.* p. 106.  
13. C'est le terme de Cometti. Une connaissance de la topologie lacanienne serait ici bienvenue.  
14. *Ibid.* p. 95.  
15. Référence implicite à la traduction singulière de Lacan de l'*Unbewusste* freudien.